

« Postface »

Réjean Beaudoin et Guy Poirier

Tangence, n° 48, 1995, p. 159-160.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025870ar>

DOI: 10.7202/025870ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Postface

Réjean Beaudoin et Guy Poirier

Témoin d'un échange interurbain, le présent recueil d'articles rassemble les éléments d'une topographie et des circonvolutions de notre imaginaire d'habitant de l'*Urbs* et, peut-être, des limites de l'esprit créateur de notre postmodernité. En balisant l'expression littéraire et cinématographique de deux cités, nous pensons avoir réussi, en fait, à y saisir l'essence de l'esprit créateur qui nous y anime.

Fort de son récit fondateur et éclairée par la nouvelle réflexion sur l'imaginaire urbain qui se poursuit depuis plus d'une décennie, Montréal fait l'objet de nombreuses études récentes qui scrutent la production littéraire et cinématographique afin de décrire et de comprendre la place qu'elle occupe dans la sphère symbolique. À l'instar des hauts lieux de la mémoire collective, la métropole est un sujet d'inspiration à la fois problématique et privilégié pour la culture : matériau éclaté, dénié, recherché ou obsédant, elle s'inscrit dans un grand nombre de représentations écrites et audio-visuelles. Primitivement enchâssée dans le discours messianique qui en faisait l'antithèse babylonienne d'une pureté ancestrale et toute paysanne, Montréal a plus tard décuplé les facettes de la difficile modernité québécoise en exhibant l'opulence dressée contre le dénuement du plus grand nombre et l'aliénation d'une double solitude. Ses quartiers et ses rues vibrent cependant d'une même passion, autrefois scandée par la prière, tantôt livrée au négoce, tantôt emportée par l'émeute.

En revanche, Vancouver, émergeant à peine des brumes grises du bout du monde, s'émancipant timidement de la ceinture de ses parcs ou d'un passé rapproché, offre le visage d'une ville en état d'attente. Terminus ferroviaire, confins du pays, porte de l'Orient, Vancouver fait encore et toujours le plein d'images. À travers l'exotisme qui la caractérise, elle tente de refuser l'enfer de détresse et le destin de ville damnée qui l'habitent en secret ; son onirisme de ville-jardin la protège comme un talisman.

Les articles formant le cœur de notre recueil embrassent l'éventail des préoccupations sociales qui nous sont contemporaines et

qui ont longtemps déterminé la production littéraire : stigmatisation et affirmation des minorités, circulation des actes langagier et créateur, prise de parole féminine et intégration de l'Autre. Les mondes du paria, de l'exclus, de l'impuissant ou de l'aliéné se côtoient et interagissent dans leur commun effort d'appropriation de la ville. C'est d'ailleurs une création propre à l'espace et au génie urbains que cette véritable explosion actuelle des altérités.

La puissance imaginaire de l'urbanité aura également comme point d'appui les marges de la ville, les ceintures qui en firent basculer les polarités : la campagne, la banlieue, l'espace urbain débridé, les parcs et les lagunes. Les images s'y recréent parfois, dénonçant, contestant ou produisant, *extra-muros*, l'excentrement bénéfique. Les cloisons imaginaires de l'urbanité vancouveroise ne se prêtent cependant pas aussi facilement au ressourcement ontologique. Une inquiétude indéfinissable, une angoisse muette, une vague indécision de vivre, tel serait plutôt le « génie du lieu ». Le complément climatique bien connu de ce télescopage paysager est l'hiver de Vancouver : une sorte de Sahara nordique dont le rêve traverse la grisaille quotidienne pour ouvrir une brèche sur nulle part, par-delà l'ombre du quotidien.

Ce qui demeure, en fin de parcours, se cristallise : immobilité et décor s'imposent désormais. Diégèse, scénario, mouvement et écrit se superposent et s'annihilent. La ville devient plaque photosensible, pellicule ondoyante et brillante entre les mains du créateur. Objet ludique, elle se métamorphose au rythme d'une carnavalisation grevée du poids de la modernité et de la concentration du cliché. La photographie et les images immobilisées font paraître une autre dimension de la ville en creux, en négatif, image à la fois révélée et révélatrice de parole et de sens. La ville aurait-elle enfin conquis, de haute lutte, son propre langage ? Des images immobilisées à l'espace-temps de la nouvelle, c'est également sous une forme et un regard changeants qu'elle évolue, attirant à rebours le générique accéléré de la société canadienne, celui des solitudes « démultipliées » élaborant leurs mémoires culturelles.